



HEGEL en toutes lettres n°15

Jean-Marie André

andrejeanmarie67@gmail.com

1829. Le Capitole est proche...

Hegel occupa à Berlin les plus hautes fonctions universitaires. Il est « le meilleur ». Ses idées, sa doctrine se voient cautionnées par les instances les plus distinguées de l'intelligentsia prussienne [1]. Il devient membre de la Commission des examens de Brandebourg, instigateur des projets de la réforme pédagogique et d'octobre 1829 à octobre 1830, il est Recteur de l'Université de Berlin. A dire vrai les autorités plutôt « ignorantes et bornées » ne pouvaient déjuger Karl von Altenstein, l'incontournable ministre de l'Instruction Publique et des Cultes en place depuis 1817 et qui plus est, avait nommé Hegel et le soutenait.

Nombreux, parmi ses anciens collègues ou étudiants, « devinrent des amis » d'Hegel. Leurs lettres semblent respecter un rituel bien huilé. Elles débutent en général par un « Cher et honoré Maître et Ami » ou par un « Vénéré Maître » ou par un « Monsieur le Professeur » pour continuer par l'expression d'une sincère admiration pour le génie d'Hegel. Puis suit discrètement une requête. Celle de prendre connaissance d'un livre, d'un article, d'un cahier sur les couleurs, sur les mathématiques dans leur rapport avec la philosophie, ou d'une dissertation que le scripteur « vient de » ou « va » publier avec une demande, explicite le plus souvent, ou implicite dans les autres cas, de bénéficier d'une recension dans la *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik* la revue d'Hegel. Ou bien celle de soutenir, et plus si possible, la candidature d'un ami, d'un disciple, voire du scripteur lui-même, en vue d'obtenir un poste universitaire à Berlin ou dans une autre université de la Prusse où « l'intelligence prédomine ». Ou encore celle d'obtenir de Hegel un de ses ouvrages épuisés voire de faire imprimer le livret d'une tragédie inspirée de l'histoire romaine et de la faire jouer à Berlin. Pour ces lettres de longueur variable, la palme posthume revient à Ludwig Feuerbach, un de ses anciens étudiants [2]. Avec une lettre d'au moins 32 000 signes, espaces non compris et un post scriptum dans lequel Feuerbach ajoute : « Je me permets encore Monsieur, de vous signaler que, pour ne pas vous importuner par une trop longue lettre, j'ai volontairement omis de vous parler en détail de ma dissertation et d'indiquer ce que, dans celle-ci, je reconnais moi-même comme faux et comme mauvais ». Quant à Hegel, il répond toujours avec beaucoup d'aménité en priant son interlocuteur de lui pardonner sa réponse tardive, en raison de son travail universitaire, de la santé de son épouse ou d'un de ses nombreux déplacements. Bien organisé, il semble répondre périodiquement à ces courriers comme ce fut le cas pour les quatre premiers jours de mars 1828. Mais avec des délais d'attente très variables, allant d'un à neuf mois !

Dans sa lettre du 28 octobre 1827, Georg Gabler, son ancien étudiant à Iéna et futur successeur à Berlin en 1835, semble y paraphraser Mozart dans sa dédicace des *Quatuors à cordes dédiés à Haydn* [3]. Dans la sienne, Gabler y écrit que « cet ouvrage vient à vous comme un petit-fils à son grand-père et qui, dans sa pure piété, cherche et réclame de ce fait un accueil favorable, désire se justifier à vos yeux en vous de demandant de le reconnaître - ce qui sera le cas si son père est véritablement le père ». Hegel lui répond le 4 mars 1828. Son « ouvrage[...] unit la profondeur de la pensée spéculative à la précision et à la clarté du développement ». Il le félicite « d'attaquer directement le verbiage, de le troubler dans sa tranquillité et son ignorance, grâce auxquelles il se maintient prospère contre une science plus sérieuse ». Qu'il soit rassuré, dit-il plus avant, son livre fera bien l'objet d'une recension dans la *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*. Recension qu'il a d'ailleurs confiée à Hermann Hinrichs, un ancien étudiant d'Heidelberg, dont Gabler venait dans son courrier, d'évoquer la « prolixité, la verbosité et les maladroites qui offensent le style et le goût » ! Quant à la budgétisation, enfin, du futur poste souhaité de professeur de Philosophie à Berlin, Hegel avoue n'avoir pas un poids suffisant pour en décider.

De la Roche Tarpéienne

Pourtant, dès son arrivée à Berlin, Hegel resta lucide. Déjà dans une lettre du 30 octobre 1819, il écrivit à son ami helléniste Cruzer : « je vais avoir cinquante ans, j'en ai passé trente dans ces temps troubles, où alternaient la crainte et l'espoir, et j'espérais que c'en était fini de la crainte et de l'espoir. Et même, dans les heures sombres, on pense que cela devient toujours pire » [4]. Mais deux ans plus tard, dans une lettre à son ami Niethammer [5], il avoua d'une part qu'il était « un homme anxieux » aimant la



tranquillité mais pour qui, il n'était pas agréable « de voir chaque année un orage poindre à l'horizon ». D'autre part, il dit apprécier le fait que « d'être au centre a aussi des avantages : c'est ici qu'on a une connaissance plus exacte de ce qui est *pour l'apparence*, et qu'ainsi on est plus assuré de son affaire et de sa situation ». Mais il y eut un prix à payer et avec le temps, Hegel devint la cible de critiques et d'attaques de plus en plus nombreuses et de plus en plus violentes.

Il y eut en 1826, l'affaire du vicaire Kaplan de l'église catholique Sainte-Hedwige qui assistait au cours de Hegel sur la philosophie de la religion, pour en « contrôler le contenu ». Ce vicaire fut choqué par les propos d'Hegel sur la conception catholique de l'Eucharistie et sur le dogme de la transsubstantiation. Il porta derechef plainte auprès du ministre des Cultes... Karl von Altenstein. Hegel dut s'expliquer. En tant que protestant dans une université protestante, Hegel conclut son rapport par « ceux que des paroles protestantes offusquent n'ont qu'à aller prendre leurs leçons ailleurs ». Mais le vicaire ne désarma pas et continua à assister aux cours d'Hegel en lui adressant toujours un regard menaçant. Un jour Hegel l'apostropha : « Vous ne m'en imposez pas le moins du monde, en me regardant de cette manière ». Le vicaire dut quitter la salle sous la bronca des étudiants. Hegel sortit vainqueur de ce traquenard, mais beaucoup de Prussiens semblaient se désintéresser de l'Eucharistie! Quant aux milieux catholiques, bien que clairsemés en Prusse, Hegel eut à essuyer leurs attaques [6]. Sa position devint plus sérieuse lorsque des luthériens, peu convaincus de la piété de ses intentions, élevèrent à leur tour des objections à l'encontre de sa philosophie.

Puis ce fut en 1829 l'affaire Schubbarth [7]. En mai 1827, Goethe écrit à Hegel pour lui demander d'intercéder auprès des autorités prussiennes pour que le jeune et brillant philosophe Schubbarth puisse intégrer l'Université de Berlin ou toute autre université prussienne. Hegel organise immédiatement une entrevue entre Karl von Altenstein et Schubbarth. En octobre 1827, Goethe remercie Hegel de son intervention. Deux ans plus tard, Schubbarth associé à Carginigo publie un ouvrage sous le titre *De la philosophie en général, et en particulier de l'Encyclopédie hégélienne des sciences philosophiques. Contribution à l'appréciation de celle-ci*. Ce fut un pamphlet anti-hégélien d'une violence inouïe déclenchant une surprise « guerre philosophique » relevant pour faire court du parfait oxymore ! Les auteurs reprochent à Hegel d'une part, d'avoir omis d'affirmer « l'immortalité de l'âme » et ainsi d'en nier l'existence et d'autre part, de vouloir détruire l'Etat par sa philosophie antiprussienne et révolutionnaire. La réponse d'Hegel fut immédiate en attaquant Schubbarth sur sa façon « de se pavaner pieusement avec le christianisme » et ses « insinuations haineuses ». Hegel demande dans ce contexte à Altenstein en mai 1829, l'autorisation de faire une cure à Carlsbad pour raison de santé et dans « sa respectueuse requête », il souhaite bénéficier du remboursement des frais induits par ce séjour. Le ministre de l'Instruction Publique et des Cultes lui accorde, par retour de courrier, « une rémunération exceptionnelle de trois cents thalers » pour cette cure qu'il effectuera début septembre 1829.

Dans un courrier adressé, peu de temps plus tard, à Karl Daub, ami et professeur de théologie à Heidelberg, Hegel lui annonce qu'il va « s'occuper dans sa revue des adversaires qui en grand nombre, se sont attaqués l'année précédente à sa philosophie ». « Si l'on se borne - une corvée inévitable - à parcourir rapidement des écrits de ce genre, on s'en tire avec un sentiment général de mauvaise humeur. Mais la critique exige que l'on savoure jusqu'à la lie et dans tous leurs détails les manifestations de la mauvaise volonté et de l'incapacité de penser. Cependant, ce travail critique, si saumâtre qu'il soit, ne peut entièrement être perdu pour le public ; si ce dernier se laisse souvent abuser par de tels écrits et s'il est confirmé dans son impression favorable par le silence, en revanche il y renonce aussi facilement et ne veut plus rien en savoir, à partir du moment où l'on met rigoureusement à découvert le défaut de la cuirasse[car] il y a en effet [dans ces écrits] beaucoup de choses par trop méprisables » [8]. Hegel se défendit contre les allégations de Schubbarth et de la meute de ses épigones sans toutefois toujours répondre à certaines insinuations, laissant à penser que l'état de grâce était terminé.

Schubbarth s'engouffra dans cette brèche et sa riposte fut violente : « Nous espérions trouver un grand maître... mais nous n'avons trouvé qu'un maître d'école borné, qui n'est aucunement à la hauteur de son office d'enseignement ». La défense d'Hegel vint de Vernaghen, diplomate, écrivain, philosophe et collaborateur de *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*. Il n'y alla pas par quatre chemins ; « Combattre des opinions scientifiques avec des armes scientifiques devant des gens initiés et compétents, cela a été de tout temps permis et devra toujours le rester. Mais vouloir rendre suspecte à l'autorité publique une doctrine scientifique et ses adhérents par des accusations non démontrées, convoquer la philosophie devant le pouvoir public au lieu de la faire comparaître à la barre de la science... c'est là une entreprise à la base de laquelle il y a plus que de la simple légèreté » [...]. Il y a chez Schubbarth « vanité démentielle », « amour propre exacerbé » et « un penchant au mouchardage et au mensonge ».

Mais en cette année 1829, que pensait Goethe de tout cela? Il a lu le livre de Schubbarth qui à ses yeux est « un homme de valeur disant maintes choses mêmes excellentes, lorsqu'on les traduit dans sa propre langue ». Il ajoute que Schubbarth, comme lui, pense « qu'il existe un point de vue en dehors de la philosophie qui est celui du bon sens ». Mais la « seule chose que je ne puis absolument pas louer,



c'est qu'il sait certaines choses mieux qu'il ne les dit et qu'ainsi, il ne procède pas toujours de façon loyale [...]. Il fait entrer la religion chrétienne dans la philosophie, laquelle n'a rien à voir là dedans. La religion chrétienne est une puissante réalité en soi [...] hautement élevée au-dessus de toute philosophie et n'ayant pas besoin de prendre appui sur elle. De même, le philosophe n'a pas besoin de considérer la religion pour démontrer certaines doctrines. « En mai 1829, Goethe écrit à Schubbarth pour lui dire qu'à son âge il ne trouvait plus aucun goût pour la polémique mais qu'il ne blâmait pas la jeunesse quand elle ne partage pas le point de vue d'autres penseurs. En bref, Goethe ne prend pas parti mais le blâme implicitement en lui faisant entendre que la polémique est réservée aux jeunes. En 1829, Schubbarth avait 33 ans et il dut se sentir très jeune encore! Même la mort d'Hegel ne suffira pas à le faire taire car en 1839, il réaffirme que la philosophie d'Hegel est « comme le chancre le plus pernicieux de toute culture supérieure » et comme « incompatible avec le principe supérieur [...] de développement de l'État prussien ». Schubbarth tomba rapidement dans les abysses de l'oubli. Au tout début du XX^e siècle, le philosophe hégélien Kuno Fischer, s'étonna que « si misérable et sordide que fut cette polémique et si oubliés soient les deux noms qui s'étaient associés pour ce méchant ouvrage », la question de la doctrine de l'immortalité de l'âme fut restée effectivement sans réponse de la part d'Hegel. Mais Hegel avait peut être « ses raisons de ne pas livrer franchement son opinion sur le sujet » [9].

Il y eut ensuite l'affaire Gans. En 1825, Hegel avait chargé Eduard Gans, qu'il appréciait beaucoup, de continuer son cours sur le Droit naturel dont il avait donné les trois premières leçons. Hegel reçut rapidement des avertissements au fait que Gans tirait de ses principes, à l'égard de la Pologne et de la Belgique, des conclusions que certains qualifièrent de révolutionnaires. Il ne put négliger ces accusations dans le contexte précité de l'affaire Schubbarth et reprit, de ce fait, ses cours. Gans crut utile de modifier l'annonce du cours d'une façon telle que la réaction d'Hegel fut brutale et lapidaire dans un courrier en date du 12 novembre 1831. « Le moyen d'information, que j'appellerai seulement de « hasardeux », dont vous avez eu l'idée de vous servir, monsieur le professeur, en apposant une affiche où [...] vous vous permettez de recommander mes cours à ces derniers[...] comme si votre affiche et la recommandation de mes cours avait été faite à mon instigation et comme si j'étais d'accord avec ce procédé ». Il s'est dit qu'en coulisses, Hegel aurait été invité par le prince héritier qui lui aurait dit : « C'est un scandale de voir le professeur Gans faire de tous nos étudiants des républicains. Ses cours sur votre philosophie du droit, monsieur le professeur, sont toujours suivis par des centaines d'entre eux, et c'est une chose suffisamment connue qu'il donne à votre exposé une teinte tout à fait libérale et même républicaine. Pourquoi ne faites-vous pas vous-même ce cours ? ». Hegel se serait excusé de n'être pas au courant des idées exposées par Gans et sa réponse au prince héritier fut cette missive sèchement adressée à Gans. Totalement éffondré par la mort d'Hegel, survenue quelques jours après la rédaction de cette lettre, Gans « se reconcilia avec son illustre maître sur son lit de mort » [10]. Face à cette succession de conflits entre Hegel et Schubbarth, Hegel et le prince héritier, Hegel et Gans, d'aucuns diront que l'être humain ne change pas depuis la « nuit des temps » chiffrée depuis peu à 2,8 millions d'années ! Mais peut-il changer et pourquoi changerait-il puisque c'est ce qu'il semble faire le mieux ? En 1980, Henri Laborit, dans *Mon oncle d'Amérique* le film d'Alain Resnais, nous suggéra une réponse. Depuis que l'homme est homme, « la raison d'être, d'un être, c'est d'être. C'est-à-dire de maintenir sa structure et de se maintenir en vie. Sans cela il n'y aurait pas d'être ». Il ajouta : « quand deux individus ont des projets différents ou le même projet et qu'ils entrent en compétition pour la réalisation de celui-ci, il y a un gagnant et un perdant. Il y a établissement d'une dominance de l'un des individus par rapport à l'autre. La recherche de la dominance dans un espace qu'on peut appeler le territoire est la base fondamentale de tous les comportements humains, et ceci, en pleine inconscience des motivations ». Tout cela peut paraître complexe mais les images de Resnais sont des plus explicites.

À suivre...

Références

1. D'hondt J. Hegel.1998.Calmann-Lévy, chap XIII.
2. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, C592.
3. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, C576-579-582-584.
4. Hegel. Correspondance II, NRF, Gallimard, 1963, C359.
5. Hegel. Correspondance II, NRF, Gallimard, 1963, C390.
6. D'hondt J. Hegel.1998.Calmann-Lévy, chap XIII, p. 258.
7. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, C540.
8. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, C609.
9. D'hondt J. Hegel.1998.Calmann-Lévy, chap XIII, p. 261.
10. Hegel. Correspondance III, NRF, Gallimard, 1963, C687, p.396.